

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 84=104 (1938)

Heft: 10

Artikel: La valeur des forces morales et de la solidarité

Autor: Reguert

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-15416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Der Kulturmensch mit seiner wachen Phantasie, seinen empfindlicher reagierenden Nerven ist innerlich unendlich viel verwundbarer als der Mensch unentwickelterer Stufen. Dennoch haben wir ihn Prüfungen gewachsen gesehen, vor denen jeder primitive kriegerische Mut versagt hätte. Wie ist das zu verstehen? Die Erklärung liegt einzig in der Gründung des soldatischen Mutes auf ein *sittliches Fundament*. Aus der Tapferkeit als einer natürlichen, aber wenig verlässlichen Mitgift des Mannes ist eine erworbene, aber damit erst dem Willen untertane Tugend geworden — wie ja schon die Römer für Mut und Tugend den einen Begriff der *Virtus* kannten.

Eine sittliche Kraft aber leitet sich stets von einem Höheren ab. Der Mut als Ausfluss des kriegerischen Instinktes fragt nicht nach dem Wozu. Der Landsknechtsnatur kommt es nur auf die Gelegenheit zum Kämpfen an. Der Soldat dagegen bedarf, um standhalten zu können, des gläubigen Einsatzes seiner selbst. Die Rüstung seines Mutes, die den von Natur so Verletzlichen unverwundbar macht, hat hier die Stelle, wo er angreifbar ist: seine geistige Wehrhaftigkeit zerbricht, wo nicht ein persönliches Wollen, eine aktive Hingabe dahintersteht. Sie bedarf «der Geisteskräfte gewaltigster, der löwenstolzen, Liebe des Vaterlandes!» (Hölderlin.) Keine bloss äussere Disziplinierung hält der Feuerprobe der Materialschlacht stand.

Wenn aber die modernen Formen des Kampfes unser begründetes Entsetzen erregen, so sollten wir nicht vergessen, dass gerade ihnen eine soldatische Leistung von einer Verinnerlichung und sittlichen Würde entspricht, wie sie keine frühere Epoche der Wehrgeschichte kannte. Damit sind zwar die Einwände eines menschlichen Empfindens gegen eine technisierte Kriegsführung nicht beseitigt. Aber es bewährt sich, dass der Mensch nicht zu seinem Schaden äussersten Erprobungen ausgesetzt wird. Allgemeingültiges Vorbild der Nation konnte der soldatische Typus erst in der geläuterten und sittlich gesteigerten Form werden, in der er aus dem Weltkrieg hervorging.

La valeur des forces morales et la solidarité

Par Capitaine *Reguert*.

Les forces morales ont toujours été un facteur de première importance dans les armées. Nos règlements d'avant 1870 en parlaient peu. La renaissance née de la guerre a donné lieu, dès 1872, à des instructions ministérielles et à des règlements qui renchérisaient chaque année sur la nécessité de l'éducation morale du soldat.

Un sujet d'un tel intérêt ne pouvait manquer d'exiter les esprits chercheurs vers les analyses psychologiques susceptibles de servir de base à quelque méthode d'instruction morale.

Tout en appréciant les considérations philosophiques développées sur ce thème, nous ne pouvons nous empêcher de les rapprocher de ce qui a été dit, sur le même sujet, par les hommes de guerre les plus réputés pour l'ascendant qu'ils exerçaient sur leurs soldats.

«Capitaines, et vous, seigneurs, — écrivait Montluc au XVI^e siècle, — qui menez les hommes à la mort, — car la guerre n'est pas autre chose, — montrez-leur que vous voulez prendre la peine comme eux; faites comme j'ai fait souvent: quittez la botte et, à beau pied, allez à la tête de vos gens... Puisque vous désirez l'honneur, il faut prendre le hasard souvent, autant que le moindre soldat... Croyez que, quelque grand seigneur que vous soyez, si vous ne vous faites pas aimer à la noblesse, aux capitaines et aux soldats, vous ne ferez rien à propos!...»

«J'en ai dit assez, Messieurs, — disait le maréchal Bugeaud, pour vous faire apprécier la puissance de la force morale. Elle naît de la confiance qu'on sait inspirer à ses subordonnés. Elle grandit par les actions de tact, d'intelligence et de courage.

Vous vous attachez, en temps de paix, à donner à vos soldats bonne opinion de vos qualités guerrières; vous y parviendrez en ne vous bourant pas à passer des inspections; à faire exécuter un froid exercice, toutes choses fort utiles d'ailleurs, mais qui ne forment pas le moral guerrier.»

C'est par ces moyens que César et Napoléon se sont attiré l'adoration de leurs soldats.

C'est pour les mêmes raisons que les soldats de Turenne demandaient qu'on les menât au combat, «pour venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur», disait M^{me} de Lévigé.

«Que pouvait-on refuser à un capitaine — a-t-on encore dit de Turenne — qui renonçait à ses commodités pour faire vivre pour faire vivre ses soldats dans l'abondance; qui, pour leur procurer du repos, perdait le sien propre! qui soulageait leur fatigue et ne s'en épargnait aucune; qui prodiguait son sang et ne ménageait que leur?»

Il va sans dire qu'une familiarité qui peut être condescendante ou de mauvais celui ne répond nullement aux sentiments des maîtres dans l'art de commander que nous venons de citer.

Tous ceux qui, dans le passé, ont conduit les hommes à la victoire, ont vaincu par la force morale et ils ont tous employé les mêmes moyens pour l'obtenir; car le cœur humain n'a pas changé.

L'expérience des guerres récents, et surtout de la guerre de 1914, fait ressortir que le moral des troupes, soutenu par le patriotisme et l'amour du pays, constitue, plus que jamais, l'un des principaux facteurs du succès.

Pour supporter les fatigues et les privations d'une campagne, pour affronter sans crainte les dangers du combat moderne, les qualités du cœur et les forces morales de l'âme humaine sont aussi nécessaires que l'habileté manœuvrière et l'adresse dans l'emploi des armes.

Au combat, le soldat fait appel aux plus nobles inspirations de son cœur, à son énergie et à son instruction militaire confiant en ses chefs, il doit, dans toutes les circonstances obéir comme eux aux sentiments de discipline et d'abnégation.

Cette force morale si nécessaire est-elle naturelle chez l'homme? Certainement non; l'instinct de conservation le pousse, au contraire, à éviter le danger, à rechercher ses crises et la satisfaction de ses besoins. La force morale doit précisément lui permettre de résister à ses tendances quand elles s'opposent à l'accomplissement du devoir. Or, elle ne saurait naître dans le cœur de l'homme ni résister; en campagne, aux multiples influences qui tendent à la minier, si de puissants mobiles n'intervenaient pas pour faire accepter au soldat, l'idée des sacrifices, et lui permettre de supporter, sans défaillance, jusqu'à la limite de ses forces physiques, les misères et les dangers inhérents à l'état de guerre.

«Toutes les actions célébrées en ce genre — dit Carnot — sont dues à une forme quelconque d'exaltation.» Dans l'antiquité, lorsqu'un peuple entier défendait sa cité, cette exaltation était l'impérieuse nécessité, la première de toutes les lois.

Chez les Grecs et chez les Romains, ce fut l'amour de la patrie; au temps des croisades et de la chevalerie, ce fut un sentiment inusité de pitié, d'honneur et de galanterie; lors de la fondation des Républiques helvétique et batave, ce fut la haine de la tyrannie; l'histoire de la «Ligne» nous montre ce qui peuvent le fanatisme et l'esprit de faction; enfin les sièges de Calais d'Orléans, de Saint-Jean-de-Losne prouvent que la fidélité au prince peut aussi devenir une grande et généreuse passion.

N'espérons pas obtenir des effets sans cause dans le dévouement héroïque, sans un ressort qui élève puissamment l'homme au-dessus de lui-même.

Un service régulier et même bien exécuté ne suffit pas; il faut de l'enthousiasme, il faut qu'une grande passion soit l'âme d'un grand ensemble; partout où l'on ne réussira pas à réunir ces deux éléments, il n'y aura rien à espérer.

Carnot appréciait la supériorité du moral sur le physique même dans la guerre de siège, qui est bien, cependant, la guerre où la patrie technique a relativement le plus d'importance.

En est-il de même aujourd'hui, où l'on entend dire parfois que les progrès de l'armement font de plus en plus prévaloir l'instruction technique sur le courage personnel?

Exoutons ces paroles prophétiques du colonel Ardant du Picq, qui s'appliquent admirablement à notre tactique actuelle:

«L'action morale de la destruction croît en raison de la puissance, de la rapidité de celle-ci . . . demain, plus que jamais sera prépondérante la valeur individuelle du soldat et des groupes et, par conséquent, la solidité de la discipline.»

Autrefois, quand les guerres étaient fréquentes, l'éducation morale de la troupe se faisait d'elle-même; officiers et soldats faisaient souvent campagne ensemble acquéraient, par la force des choses, cette cohésion qui est la première qualité d'une troupe; les jeunes soldats, relativement peu nombreux, se formaient au contact de leurs anciens, a guerrés et rompus au métier; l'instrument de combat fréquemment, mis à l'épreuve s'en tirait à son avantage; le besoin d'augmenter sa valeur qui se montrait suffisante, ne se faisait donc pas sentir.

Aussi, bien que certains écrivains militaires, et notamment le Maréchal Bugeand, eussent signalé l'importance de l'éducation morale du soldat, elle paraissait moins indispensable que de nos jours.

Actuellement, en effet, on sent de plus en plus que l'exécution la plus stricte du service du temps de paix, même accompli avec la plus grande bonne volonté; est insuffisante pour assurer à la troupe une solide discipline de guerre, et que celle-ci doit être basée, chez le soldat, sur des sentiments que peut seule développer une forte éducation morale.

Quels que soient les progrès réalisés dans l'armement et la puissance destructive des engins modernes, la valeur individuelle du combattant restera toujours le facteur essentiel du succès.

«J'augure mal de l'homme de guerre qui ne serait pas en même temps un homme d'idéal», a dit Napoléon.

Malgré les progrès continus de la science et les transformations perpétuelles de l'armement, l'homme reste le facteur immuable et prépondérant de la bataille.

«O puissance morale, tu es la reine des armées», a dit encore Bugeand.

Nous voyons que la science des mouvements et des combinaisons tactiques ainsi que le perfectionnement du matériel ne suffisent pas à assurer la conduite de la bataille. Il faut ajouter

l'art de manier les forces d'ordre psychologique. Elles doivent être comme, suscitées et coordonnées au même titre que les autres forces d'ordre matériel.

L'abnégation, le sentiment de la discipline qui suggère l'idée de l'honneur, le courage, l'autorité, l'exemple, tout cela n'est rien, s'il y manque le cœur. Or, nous n'avons d'autre but que de nous préparer, sans la vouloir ni la chercher, à la guerre, à la bataille.

A quoi peut donc servir le génie d'un Napoléon ou d'un Foch; à quoi bon les plans magnifiques établis par eux si, en dernier ressort, le «poilu» ne sort pas de la tranchée! Aussi bien ne s'élançait-il à l'attaque sans arrière-pensée que s'il a pleine confiance en son chef!

Aimez vos soldats, ils vous aimeront: la sympathie est réciproque, l'affection entraîne l'affection.

«Toute autre science est dommageable — dit Montague — à qui n'a pas la science de la bonté.» — «Quand je pourrais me faire craindre, J'aimerais encore mieux me faire aimer!»

Combien de fois n'avons-nous pas entendu, au cours de la guerre, les poilus s'écrier: «Avec le général X . . . avec le capitaine Y . . ., nous irons partout!»

Pourquoi? Ce n'est pas seulement parce qu'ils avaient confiance, c'est parce qu'ils aimaient leurs officiers!*)

«La différence qui existe — dit Marmont — entre telle ou telle armée, dans telle ou telle campagne, dépend particulièrement du moral; et l'appréciation, ici, ne tient pas aux règles du métier; mais à cette partie sublime de l'art qui suppose la connaissance du cœur humain.»

L'art d'apprécier le moral des troupes est une des facultés les plus précieuses que puisse posséder un chef d'armée.

«Le génie de la guerre — dit encore Marmont — est incomplet, si, à la faculté de ces combinaisons que nous appellerons techniques, un chef ne joint pas la connaissance du cœur humain; s'il n'a pas l'instinct de deviner ce qui se passe dans l'âme de ses soldats, et chez l'ennemi les inspirations si variables des formes de la guerre; cette action mystérieuse qui donne la puissance du moment à une armée et qui fait qu'un homme en vaut dix, et que dix n'en valent pas un seul.»

C'est l'appréciation exacte du moral d'une troupe qui permet de déterminer ce qu'on peut lui demander à un moment donné, sans provoquer une désorganisation complète; c'est elle, en un mot, qui donne le sentiment qu'on appelle le «praticable», au delà duquel la discipline se rompt.

*) Général Tanant: «L'officier de France».

«Apporter l'âme et le cœur du peuple français aux jeunes soldats, c'est la tâche la plus noble, la plus haute, la plus pure, la plus digne de la France et de ses traditions, en assoirant ci ses destinées, non pas un peuple asservi, mais un peuple bénéficiant de la plénitude de ses droits naturels et de la satisfaction de ses besoins moraux.

C'est de la tête et du cœur qu'il faut tenir avant tout, quand il s'agit de former un soldat.»

Au combat, le soldat fait appel aux plus nobles inspirations de son cœur, à son énergie et à son instruction militaire. Confiant en ses chefs, il doit dans toutes les circonstances, obéir comme eux aux sentiments d'honneur, de discipline et d'abnégation, puis oublier tous ses intérêts personnels, ne connaissant comme devoir que le succès du combat.

«Le chef gagnera la confiance de ses subordonnés en leur prouvant qu'après le bien du service, le bien de la troupe est le principal souci du commandement. Alors, il sera à même, ayant conquis le cœur de ses soldats, d'être leur éducateur.»

Cette discipline du cœur et de l'intelligence est la seule qui vaille dans le combat moderne, où l'homme est tête-à-tête avec la mort, presque toujours hors du contrôle de son chef; la seule qui vaille auprès du troupier français en particulier, cet être frondeur il est vrai, mais brave et intelligent, sensible, généreux, prêt à se donner tout entier, avec élan, à celui qui sait le prendre, et qui en est digne.

C'est elle qui tendait toutes les énergies qui sommaillaient dans l'âme de notre cher soldat; haine de l'envahisseur, réligion de ses morts, amour de son foyer, et cet autre amour que dans la radieuse lumière du matin chante l'alouette gauloise en s'élevant droit, très haut, fièrement vers le soleil: l'amour de ses libertés; et par-dessus tout, orgueil de son réputation, de son drapeau, de sa race, de toutes ses passions ancestrales enfin!

«Et la force créée était d'une puissance irrésistible; elle courbait sous sa volonté les frémissements, les révoltes, les capitulations de la chair et trempait dans un bain de jeunesse les corps épuisés.»

On démontre ainsi que, «pour avoir de bons soldats, il faut les traiter dignement.» — «Aux chefs attentionnés, des hommes soumis et généreux.»

On recommande aussi la générosité: c'est un moyen d'encourager les qualités morales chez le soldat.

«Quand on sème force honneur, on fait lever beaucoup de vertus.»

Il faut savoir mettre en pratique ces idées fondamentales et posséder un sens parfait de la réalité; c'est le sûr moyen pour être expert en l'art, de conduire les hommes.

Sans doute, la force morale dépend de la saleur des individus qui constituent l'ensemble; mais elle dépend aussi, pour une grande part, de deux éléments qui sont: la cohésion de la troupe et la solidarité.

Une troupe a de la cohésion quand les hommes se connaissent entre eux, qu'ils connaissent leurs chefs et qu'ils sont connus d'eux; qu'ils ont subi les mêmes privations, les mêmes fatigues et traversé les mêmes dangers.

L'étude de la cohésion, sans laquelle une troupe n'est qu'une réunion d'hommes n'offrant aucune aptitude au combat, montre que l'armée permanente n'est pas seulement une sorte de vaste école d'instruction où tous les citoyens viennent acquérir l'aptitude à s'acquitter, le cas échéant, de leur devoir militaire; c'est, avant tout, une force organisée constamment prête à entrer en campagne.

La solution qui permettrait d'obtenir le maximum de cohésion consisterait évidemment à entretenir, en temps de paix, une armée permanente d'un effectif suffisant pour qu'elle pût être envoyée telle quelle à la frontière, lors d'une déclaration de guerre.

Mais différentes causes, parmi lesquelles figurent au premier rang l'impossibilité d'imposer aux citoyens un temps de service suffisamment long et de grever le budget au delà d'une certaine limite, obligent à laisser subsister un écart plus ou moins considérable entre l'effectif de paix et l'effectif des troupes appelées à livrer les premières batailles.

La force vive d'une armée ne croît pas en raison du nombre de soldats et de moyens matériels, mais plus en raison de l'esprit qui l'anime.»

La cohésion d'une troupe ne naît pas spontanément; elle est l'œuvre du chef qui a formé la troupe. C'est dans ce sens que l'on peut dire que «tant vaut le chef, tant vaut la troupe». Mais pour être conséquent avec soi-même, il faut reconnaître que, si une troupe perd sa cohésion, en d'autres termes, si elle se débande, c'est généralement la faute du chef qui commande; c'est que ce chef n'a pas su se servir de l'instamment qu'il avait entre les mains; c'est que, peut-être, il l'a brisé en exigeant de lui un effort excessif.

Il faut aimer le soldat et se tenir près de lui, pour mieux le comprendre et d'être compris de lui.

N'est-ce pas Napoléon qui a dit: «En amour comme à la guerre, il faut toujours finir par se voir de près!»

La maxime, devenue fausse en stratégie, reste d'une vérité évidente dans le domaine des sentiments. On gagne toujours à mieux connaître les gens à qui l'on a affaire.

Le capitaine aime les soldats placés sous ses ordres et, s'il sait bien commander, il est aimé d'eux comme un maître aime ses élèves et en est aimé.

Il est économe du sang de ses soldats et évite de les exposer au danger inutilement, bien que sachant exiger d'eux le sacrifice de leur vie quand le besoin s'en fait sentir.

La force morale de l'armée résulte avant tout de l'union absolue de tous ceux qui la composent, et la confiance entière qu'ils doivent avoir les uns dans les autres.

La camaraderie du champ de bataille, c'est le sentiment sublime qui fait secourir et protéger les camarades engagés dans le combat. Si les camarades sont en mauvaise posture devant l'ennemi, il s'agit de les aider, de les dégager et de protéger leur retraite.

La solidarité crée l'union des cœurs et la confiance; union et confiance donnent le sentiment de la force, l'espérance dans le succès et, par suite le courage d'affronter le danger.

La solidarité est le lieu moral qui unit les individus, les porte à s'entr'aider et à se dévouer les uns pour les autres. Chacun a besoin de son voisin; car, isolé, on n'est rien, on ne peut rien. Elle pousse le soldat à entretenir avec ses voisins des relations d'amitié, à les aider à l'occasion, à les consoler dans les jours de tristesse. Elles soutient le courage de tous et relève le moral.

Des relations entre chefs et soldats naît la camaraderie.

De plus la cohésion est indispensable aux armées. Des soldats instruits, même aguerris par des campagnes antérieures, mais réunis depuis peu de temps, forment une troupe qui ne présente pas toute la cohésion désirable.

«A Waterloo, — dit Bugeaud, — il y avait des soldats rappelés qui avaient fait seulement les campagnes de 1813 et 1814, et on en forma quelques bataillons de la jeune garde, qui se battirent médiocrement.» — «Il n'y avait pas assez longtemps — dit Napoléon — qu'ils mangeaient la soupe ensemble.»

«Seule une longue existence en commun peut donner des soldats confiants dans leurs chefs et dans leurs voisins de droite et de gauche, parce qu'on se connaît, qu'on s'estime et qu'on s'aime, et produit ce tact des coudes et des cœurs qui fait les armées propres à gagner des batailles dès le début des campagnes.»

«Avoir souffert ensemble! Oui la souffrance en commun unit plus que la joie. En fait de souvenir, les deuils valent mieux que

les triomphes, car ils imposent des devoirs; ils commandent l'effort en commun.»

Les qualités des combattants ne peuvent atteindre leur plein rendement que s'ils forment une troupe présentant toute la cohésion nécessaire.

L'intérêt de l'armée est que la plus grande camaraderie règne entre ses hommes et gradés et qu'ils soient tous unis par les liens de l'amitié.

Ils constituent une cohorte de militaires qui savent serrer les rangs, qui, à chaque occasion, donnent l'exemple de la plus fraternelle cohésion et qui ont la même pensée: «L'armée est une et indivisible.»

Le Capitaine Reguert est l'auteur du livre: «Les Forces morales» (dédié au Maréchal Pétain) qui a obtenu le «Prix audiffred» de l'Académie des sciences morales et politiques. Editeur: Lavauzelle et Cie., 124 Bd. Saint-Germain, Paris.

Krieger und Soldat

Von Regierungsrat *Dr. Grunwaldt, Berlin.*

Eine germanische Heldensage berichtet davon, dass beim Einzuge in eine befreundete Stadt sich im Gefolge des Königs riesige Recken befunden hätten, deren Arme mit schweren Ketten gefesselt waren, damit sie nicht im plötzlichen Ausbruch ihrer elementaren Kampfeswut unter der festlich gestimmten Menge ein Blutbad anrichteten. Der Zerstörungs- und Tötungstrieb dieser Männer war so urgewaltig und unbändig, dass eine dergestalt groteske Sicherungsmassnahme notwendig gewesen sei ...

Besser als jede tiefgründige Interpretation erläutert uns jenes anschauliche Bild den Begriff des «Schlagetots», des «Töters um des Tötens willen», ja, in gewissem Sinne auch den des — «Kriegers»!

Ein anderes Beispiel aus neuester Zeit: durch Fliegerbomben und Trommelfeuer ist der Gegner zermürbt worden und beginnt zu fliehen. Die siegreichen Truppen drängen nach, als der strategisch notwendig gewordene Befehl zum Rückzug sie zurückruft. Und sie folgen dem Befehl, sie überwinden in sich die urtümlichen Triebe der Rache und des Triumphrausches, sie beweisen sich als — «Soldaten».

Obzwar in diesen kurzen Schilderungen zweifellos schon bestimmte Merkmale der beiden Begriffe «Krieger» und «Soldat» auf sinnfällige Art zu uns sprechen, bedarf es doch wohl noch mancher Ueberlegungen, um zu einer eindeutigen und wissenschaftlich haltbaren Unterscheidung zu gelangen.